

Après avoir crevé le petit écran et donné un souffle nouveau à la légende arthurienne, la série humoristique créée par Alexandre Astier fera l'objet d'un cours-séminaire, sous la responsabilité de Barbara Wahlen, au semestre de printemps 2018.

Kaamelott porte bien mal son nom

David Trotta

«**C'**est pas faux», se réjouirait sans doute Perceval. A quel propos ? Non pas du chou rouge, comme lui répondrait le roi Arthur, ni de côtelettes. Mais au sujet du nouveau cours-séminaire consacré à *Kaamelott* proposé au semestre de printemps 2018. Car la série créée par Alexandre Astier, aussi bien réalisateur qu'acteur principal ou même compositeur, dissimule un intérêt scientifique bien plus précieux que son humour potache le laisse penser.

« Nous sommes tous passionnés par cette série. Aussi bien les enseignants que nos étudiants », lance d'emblée Barbara Wahlen, maître d'enseignement et de recherche à la section de français, responsable du cours-séminaire. Ce qui confirme le professeur

Alain Corbellari. « L'engouement est quasiment unanime. Cette série est excellente d'abord parce qu'elle est drôle, mais aussi parce qu'elle n'est pas juste bêtement drôle. Elle appuie pratiquement tous ses effets comiques sur une connaissance approfondie de la légende arthurienne et de ses différentes variantes. »

Esprit moyenâgeux

De nombreux auteurs se sont emparés du monde d'Arthur et de sa cour dans le but de leur faire vivre les aventures les plus chevaleresques. Ce qui a poussé les chercheurs francophones à développer une tradition de comparaison, faire parler les textes entre eux donc. Citons principalement ceux de Chrétien de Troyes, le maître du genre, ainsi que le *Lancelot-Graal*, cycle en prose du XIII^e siècle. Contrairement aux Anglo-Saxons

pour qui Thomas Malory, au XV^e siècle, constituerait l'alpha et l'oméga. « Ce cours devrait en partie nous permettre de naviguer de la série jusque vers les textes fondateurs », explique Barbara Wahlen.

L'un des intérêts principaux de *Kaamelott* résiderait dans la réinterprétation faite par Alexandre Astier. « Cette série a parfaitement compris que dès sa naissance la légende est plurielle, susceptible de changer et d'évoluer, note Alain Corbellari. Le respect du texte est contraire à l'esprit des auteurs du Moyen Age. Quand ils écrivaient, ils s'emparaient de cette légende chacun à sa manière. Les suivants liaient leurs prédécesseurs, mais n'hésitaient pas à transformer l'histoire. » *Kaamelott* incarnerait donc cette liberté propre à l'époque, quand son créateur modifie les rapports entre personnages, ou lorsqu'Alexandre Astier convoque la culture contemporaine dans certains épisodes. Perceval traversant une porte magique pour revenir avec un sabre-laser, référence à *Star Wars*, par exemple.

Quid alors des erreurs ? Car tordre l'histoire, c'est prendre un peu le risque de commettre des bévues. « Nous n'allons pas tenter de séparer le vrai du faux, car ce qui est peut-être vrai dans un texte ne l'est probablement pas dans un autre », répond Barbara Wahlen. D'autant que selon Alain Corbellari les imprécisions, les maladroites voire les paraboles volontaires ne prêtent pas forcément préjudice à l'histoire, ni à la connaissance du Moyen Age. « Les erreurs que nous pourrions considérer comme graves seraient celles perpétuant des clichés négatifs sur l'époque, et qui pourraient donc nous détourner de nous intéresser à cette période. Mais rien dans *Kaamelott* n'est fondamentalement dommageable au Moyen Age tel que nous souhaitons le transmettre. »

Hors temps

Alexandre Astier serait aussi particulièrement fidèle à l'esprit de la littérature médiévale, notamment Chrétien de Troyes, dans la mesure où il situe le début de son récit dans une sorte de hors temps. « Les deux premières saisons de *Kaamelott* sont très

LE GRAAL

Force est de constater que le Graal, objet mythique de la légende arthurienne, donne lieu aux interprétations les plus diverses. Pour ne pas dire les plus loufoques. Alexandre Astier, créateur de la série *Kaamelott*, l'a parfaitement illustré dans un épisode au cours duquel les chevaliers tentent de savoir quelle est sa réelle nature. Tantôt une coupe, tantôt un vase, le Graal pourrait aussi être un récipient, une pierre incandescente, voire un bocal à anchois selon Perceval. Si, comme Lancelot, Bohort ou autre Karadoc, les lecteurs et téléspectateurs s'y perdent, c'est que les auteurs médiévaux se sont eux aussi emmêlés les crayons.

« La confusion est organisée et elle se ramifie, souligne Alain Corbellari, professeur à la section de français. Il est en revanche clair que Chrétien de Troyes est le premier auteur, au XII^e siècle, à faire un sort à cet objet. » Car un graal, en ancien français et avant de donner lieu à une quête sacrée, n'est qu'un nom commun. « Un terme peu courant, qui désigne un large plat à poisson », précise Barbara Wahlen, maître d'enseignement et de recherche à la section de français. « Chrétien de Troyes a probablement fait le pari que ses lecteurs ne connaîtraient pas la signification de ce mot », suppose Alain Corbellari.

De plat serti de pierres précieuses, le Graal devient une coupe au XIII^e siècle sous la plume de Robert de Boron, autre auteur clé du mythe arthurien. « La mésentente autour de cet objet vient certainement du fait que Chrétien de Troyes n'a pas achevé *Le Conte du Graal* et que Robert de Boron lui-même ne connaissait pas le sens du mot. Mais contrairement à ce que laissent penser certaines théories ésotériques, le Graal est une pure création littéraire », assure Alain Corbellari.

Bref. Une histoire à s'arracher les cheveux. Qui conduit par ailleurs un Arthur complètement désabusé par Perceval, chez Astier, à conclure que « le Graal, c'est de la merde ».



Rien n'est laissé au hasard dans *Kaamelott* selon Barbara Wahlen et Alain Corbellari. Sauf peut-être les côtelettes savoureuses, chères à Perceval. F. Imhof © UNIL

sérielles, analyse Barbara Wahlen. On peut regarder les épisodes dans n'importe quel ordre. Un peu comme les romans arthuriens en vers des XII^e et XIII^e siècles. Elles deviennent plus linéaires et plus sombres avec le temps, à l'image du cycle en prose. »

Dans les premiers, l'intrigue, rédigée en vers, se situerait dans un temps cyclique. Celui de l'âge d'or du règne d'Arthur donc. Les romans en prose engloberaient quant à eux une période allant de la naissance du Christ jusqu'à la mort d'Arthur. Une différence de temporalité permettant, chez Astier, l'émergence de plusieurs personnalités qui ne devraient pas prendre place autour de la Table ronde. « L'ancrage historique est à la fois précis et flou. Théoriquement, l'histoire se déroule au moment où la Bretagne devient indépendante de Rome, soit en 410. Mais Astier fait par exemple intervenir Attila, un personnage de 450. »

Dernier point qui rassemble enfin Astier et la littérature médiévale : l'ironie et l'humour. La série, qui se veut surtout comique à ses

débuts, ferait presque oublier que des ressorts similaires existent aussi dans les textes anciens. La version télévisuelle exacerbe le caractère des personnages pour les rendre tous plus inefficaces les uns que les autres. Perceval le Gallois en premier lieu, seul chevalier en mesure de se tromper sur son propre nom « les rares fois où il arrive à faire quelque chose de ses dix doigts », précise le seigneur Léodagan. Une naïveté extrême présente sous la plume de Chrétien de Troyes aussi. Ou lorsque, chez ce dernier, le noble Lancelot du Lac est contraint de grimper dans une charrette, symbole médiéval fort qui le couvre de honte, lorsqu'il tente de sauver la reine Guenièvre.

« La Table ronde, c'est pas la fête de l'artisanat! »

Kaamelott et le mythe arthurien

Cours-séminaire

Au programme du Master de français Printemps 2018

P'TIT P'TIT FILLOT DE GUEUX?

La série *Kaamelott* doit une partie de son succès populaire au fait que le Moyen Âge suscite un intérêt grandissant. Une période de l'histoire qui rassemble, selon Alain Corbellari. Notamment parce que chacun pourrait s'identifier à un personnage, fictionnel ou non, contrairement à d'autres époques. « Michel Zink, professeur au Collège de France, avait montré l'aspect exemplaire du film *Les Visiteurs*. Un Français d'aujourd'hui, qu'il se sente complètement rustre ou bobo, retrouvera tous ses ancêtres dans cette comédie. » Un potentiel de projection de soi donc, que le spectateur ne retrouverait pas dans des superproductions situées dans d'autres espaces-temps. « On peut par exemple trouver que *Gladiator* ou *Alexandre le Grand* suscitent l'admiration. Mais personne n'y percevra ses racines. »